

Les vagues sauvages de la mer

Luc OLEKHOVITCH

*« Je suis plus sagace que tous mes maîtres,
Car ma méditation, c'est ton Témoignage.
J'ai plus de discernement que les anciens,
Car je garde tes ordonnances ».*
(Psaumes 119.99s).

Luc OLEKHOVITCH, jeune pasteur de l'Eglise Evangélique Libre de Castres (et ancien étudiant de la F.L.T.E.), illustre la vérité de ces versets du psaume ! Son analyse, fine et ferme, de l'irrationalisme chez plusieurs des maîtres-penseurs contemporains fait ressortir le profit de sagesse qui se tire, pour notre temps, des Ecritures.

Grande surface : une affiche représente un indigène d'Amazonie brandissant un caméscope dernier cri. Image frappante de l'homme post-moderne : sous l'appareillage, le primitif. La pulsion archaïque l'emporte sur la raison mais la pulsion est décuplée par l'engin. Au niveau collectif c'est la sensation contre l'institution⁽¹⁾. Qu'ont à nous dire de cela les sages de ce siècle⁽²⁾ ? Quel frein offrent-ils à la vague de l'irrationnel ?

Image frappante de l'homme post-moderne : sous l'appareillage, le primitif.

Luc Ferry fait le constat d'une crise ouverte de la philosophie contemporaine à partir d'une analyse historique. Il distingue trois époques dans la philosophie moderne : « Celle de la construction des grands systèmes qui tendent, dans les limites de la simple raison, de concurrencer les religions déchues ; celle de la déconstruction qui enregistre la « mort de Dieu » et signe la fin de la philosophie comme projet métaphysique ; celle au seuil de laquelle nous nous trouvons et qui reste, semble-t-il, à définir »⁽³⁾. Et il ajoute : « Aujourd'hui l'exercice de la déconstruction est devenu rituel. Comme l'avant-gardisme auquel il s'identifie par bien des aspects, il a perdu jusqu'à ses pouvoirs de négation. Chacun sent bien, y compris chez les plus fidèles de Heidegger et de Nietzsche, que le travail tourne à vide, qu'il ne féconde plus rien de neuf »⁽¹⁾. Pendant que s'enfle la vague de l'irrationnel, des philosophes s'amuse tristement sur la plage avec leurs jeux de

(1) Une des raisons de la crise des institutions ne serait-elle pas qu'on les détourne de leur fonction en leur demandant de satisfaire aux pulsions ?

(2) La récente émission de *TF1* « Témoins n° 1 » procède justement d'un tel détournement.

(3) In *Le Débat*, n° 72 (nov.-déc. 92). « Les trois époques de la philosophie moderne », p. 115. Ce numéro de la revue *Le Débat*, intitulé « La philosophie qui vient, parcours, bilans, projets », présente une intéressante vue en coupe de la philosophie française par des philosophes plus universitaires que médiatiques. Plusieurs révèlent un mal d'être ; il y a comme une recherche de l'ontologie perdue (cependant certains revendiquent encore cette perte et même s'en glorifient ; cf. Barbara Cassin, « Qui a peur de la sophistique ? »). En la perdant, les philosophes ont perdu leur raison d'être (cf. l'analyse de Luc Ferry). Dieu seul donne d'être... vivant. Cf. le raisonnement de Jn 5.25-29.

(1) *Ibid.*, p. 118. Le constat est lucide mais quelle solution propose Luc Ferry à ce gâchis ? La restauration de monuments historiques ! « Si la philosophie ne peut plus produire de grands systèmes, s'il est vain de prétendre déconstruire à l'infini ceux du passé, elle peut non seulement mettre au jour les visions du monde qui ont traversé et animé notre parcours historique, mais aussi utiliser de façon critique les concepts de l'ontologie, pour les appliquer à la compréhension de notre histoire passée et présente ». *Ibid.*, p. 120. Avouons que cette perspective nous paraît peu mobilisatrice, même si une meilleure connaissance de l'histoire de la pensée éviterait à l'Eglise de retomber dans les mêmes vieilles ornières...

déconstruction. Gageons que le flot recouvrira les fossés qu'ils creusent dans le sable.

Michel Serres ne goûte guère ces lugubres divertissements. Cet ancien officier de marine serait plutôt du genre surfeur.

Michel Serres, lui, ne goûte guère ces lugubres divertissements. D'humeur il n'est guère ratiocineur. Cet ancien officier de marine, normalien, agrégé de philosophie, licencié de mathématiques et historien des sciences, serait plutôt du genre surfeur. Écoutons plutôt sa définition du Sage d'aujourd'hui : « Un expert dans les connaissances formelles ou expérimentales » qui doit rester « à l'écart des sciences sociales aux vérités plus critiques qu'organiques... »⁽²⁾. Curieux commandement ! L'écart d'une instance critique extérieure aux sciences « dures » réintroduit l'idée d'une science sans sujet⁽³⁾. Il est vrai qu'on a souvent l'impression de patauger en sciences humaines mais la face que présentent les sciences « dures » est faussement lisse quand on connaît ses querelles intestines. Mais voilà plus intéressant encore dans sa définition de la sagesse :

« Esprit fort et bon Diable, enfonçant ses racines dans le plus profond terreau culturel, jusqu'aux plaques tectoniques les plus enfouies dans la mémoire noire de la chair et du verbe, et donc archaïque et contemporaine⁽⁴⁾. Nous y voilà, nous retrouvons notre bon sauvage technologisé de la publicité. Ayant renié son passé chrétien, notre siècle se tord le cou à regarder en arrière pour retrouver par delà l'identité qu'il a piétinée, une identité nouvelle qui s'avère être fort peu nouvelle ; on redécouvre la magie dont les racines sont effectivement obscures. On verse dans l'obscurantisme, « estimant la méconnaissance autant que les sciences, les contes de bonnes femmes plus que les concepts » (cf. 1 Tm 4.7 !). Le concept, voilà l'ennemi que l'on sacrifie avec joie sur l'autel de l'irrationnel. La voie est ouverte, la caution est donnée. Le rejet de la raison par les raisonneurs de l'irrationnel est une réponse trompeuse à la question : « D'où vient le mal ? ». On confond ce qui tord, le péché, avec ce qui est tordu, l'intelligence. De plus, le mal, de général qu'il est, devient local (le concept, la simplification scientifique) :

On confond ce qui tord, le péché, avec ce qui est tordu, l'intelligence.

« Le malheur est venu, en cette voie philosophique, de la simplification sottise d'une question où l'exubérance baroque se fit jour. On simplifie, en général, au moyen d'un choix forcé : continu ou discontinu, analyse ou synthèse... Dieu ou diable, oui ou non, avec moi ou contre moi »⁽⁵⁾.

On remarquera le glissement du domaine de la physique (continu/discontinu) à celui de la métaphysique (Dieu/diable) et de l'éthique (oui/non) pour une même solution : rien ne devrait s'opposer puisque tout compose le Grand Tout. « Les sciences ne se divisent pas. Rien de tout cela ne se classe. Les disciplines font ensemble un nœud gordien⁽¹⁾ ».

On ne peut donc pas compter sur notre historien des sciences pour nous aider à discriminer. On ne peut pas plus compter sur les scientifiques eux-mêmes puisque eux aussi glissent vers une

(2) *Le contrat naturel* (Champs Flammarion, 1992), p. 147. A la décharge de Michel Serres et de sa détestation des sciences sociales (cf. encore p. 113 : « Les sciences sociales n'ont de méthodes et de finalité que policières... ») signalons qu'il a souffert du terrorisme intellectuel que faisaient régner les Maîtres à penser marxistes et structuralistes dans l'Université française.

(3) Cf. *Ibid.*, p. 134. « Résultat du procès Galilée : la raison sans sujet, objective, l'emporte sur celle qu'un sujet peut dire, elle décide sans donc que vous ou moi ayons à faire ou à dire. »

(4) *Ibid.*, p. 147. Cf. aussi p. 159. « La forêt toute proche, autre monde, et notre origine sauvage sans doute, nous touche, nous entoure, nous imprègne et ne nous laisse pas... les plus avancés d'entre les hommes plongent leurs racines dans les traditions les plus hautes et sombres ».

(5) Michel Serres, *Le passage du Nord-Ouest* (Minuit, 1980), p. 21.

(1) *Ibid.*, p. 153.

mystique de la confusion. Le lecteur évangélique qui, comme tout un chacun aujourd'hui, se tourne vers le scientifique comme vers un Sage, se gardera donc de recevoir son discours, fût-il « spirituel », comme parole d'évangile. Le spiritualisme que véhicule, par exemple, la physique moderne est loinn de découler de l'Esprit Saint. On recommandera à cet égard la lecture de l'ouvrage de Dominique Terre-Fornacciari – *Les Sirènes de l'irrationnel, quand la science touche à la mystique* (Albin Michel, 1991) – comme une cure de désintoxication.

L'analyse de la théorie du Chaos comme mythe fédérateur nous a paru aussi fort pertinente.

On méditera son application de l'analyse russellienne de la mystique à nos scientifico-mystiques (pp. 88-89). L'analyse de la théorie du Chaos comme mythe fédérateur nous a paru aussi fort pertinente. Il n'est pas jusqu'à la conclusion qui ne nous ait réjouis par son bon sens et sa modestie : « Cette raison que l'on accuse d'être fausse et d'être dure, simpliste et appauvrissante, on oublie qu'elle est là comme ces lois qui nous gouvernent et que nous avons choisies, parce qu'être juste en leur absence, nous l'oublions parfois » (p. 301). La raison et le droit... c'est justement ce que Serres oppose.

La science contre le droit.

Il est frappant de voir comment notre philosophe, dans le chapitre du *Contrat naturel*, intitulé « Science, droit », se bat avec l'idée de Loi. Il est obligé d'admettre l'évidence de son antériorité sur le travail scientifique, mais il n'en admet pas la priorité morale. Il instaure un dualisme entre le droit et la science : « Au commencement la connaissance conteste le droit et entre en conflit avec lui⁽²⁾, qu'il base faussement sur le récit de la Genèse : « Si tu manges de ce fruit, tu auras la connaissance, qui éclaire la question du mal et tu seras comme Dieu » et il en conclut : « Il s'agit de comparaison et de science »⁽³⁾... « la science du bien et du mal s'identifie à la science elle-même ... »⁽⁴⁾. Cette interprétation de l'arbre de la connaissance du bien et du mal est un puissant vecteur d'irrationnel : en parant la science du prestige de la désobéissance, en lui prêtant le pouvoir d'empiéter sur celui de Dieu, on lui donne une aura de magie. La démonisation de la science ouvre la voie à sa divinisation. Mais comment peut-on croire que le Dieu qui a demandé à l'homme de développer l'agriculture (Gn 2.15) et la zoologie (Gn 2.19) puisse lui barrer la voie de la science, après l'avoir incité à l'expérimentation et à l'observation ? Comme l'explicite bien la nouvelle traduction de la *Bible du Semeur*, l'arbre de la connaissance du bien et du mal est « l'arbre du choix entre le bien et le mal » (Gn 2.9)⁽⁵⁾. La faute ne réside pas en une exploration systématique du réel que la Loi de Dieu aurait interdite – c'est au contraire dans le paganisme que le tabou touche la nature et barre son accès⁽⁶⁾ – mais en la quête de l'autonomie morale. On ne respire pas dans la Genèse cette ambiance craintive de l'animisme immergé dans un monde magique et dangereux, on y respire au contraire un air de liberté : toute la nature est ouverte à l'homme comme son domaine, tous les arbres. Tous sauf un, arbre symbolique (à Dieu la Loi) et non pas magique (Pouvoir en soi). L'interdit fondateur et régulateur est là qui préserve l'homme de la démesure et la nature d'en subir les conséquences.

La démesure, on y songe en lisant les affirmations de Serres : « La science a tous les droits, seule. A l'origine, le droit la précède ; pendant l'histoire, ces deux instances s'opposent... à la fin, la

(2) *Le contrat naturel*, p. 98.

(3) *Ibid.*, p. 95.

(4) *Ibid.*, p. 96.

(5) Pour un exposé plus complet sur la signification du deuxième arbre, cf. Henri Blocher, *Révélation des origines* (PBU, 1988), pp. 121-129.

(6) Il est à noter que les écologistes réintroduisent l'idée d'une nature taboue.

science seule compétente, tient le terrain ou la Terre. Nous nous interdisons ainsi de nouveaux messies ou d'autres Galilée. Sauf à rouvrir cette nature fermée... car maintenant la terre nous tient » (p. 133). La science occupe tout le terrain, y compris celui du droit et la Terre occupe la science. La boucle est bouclée et se referme comme un piège. En effet, le retour à la Terre que nous propose Michel Serres ressemble à une mortelle étreinte. Les dernières pages du *Contrat naturel* débouchent dans un mode pulsionnel sur un rêve d'anéantissement, de fusion avec la Terre-Mère : un nihilisme écologique. A force de surfer sur les vagues sauvages de l'irrationnel, Serres finit par rêver de s'y noyer.

Qui sauvera notre raison des déraisons fin de siècle ? Qui nous gardera de haïr l'intelligence, ce don de Dieu ?

Qui sauvera notre raison des déraisons fin de siècle ? Qui nous gardera de haïr l'intelligence, ce don de Dieu, sinon Dieu lui-même ? La folie de la croix balaie les vanités de nos châteaux de sable intellectuels, vaines Babels. Mais si Dieu détruit la sagesse des sages et anéantit l'intelligence des intelligents (1 Co 1.19), c'est pour que nous reconstruisions à neuf, non sur du sable, mais sur le roc d'un Dieu qui ne change pas. Un Dieu qui nous veut en relation avec lui en Jésus-Christ et non en fusion-déréliction. Dieu ne détruit pas notre raison, il restaure au contraire nos capacités de réflexion ; gageons que nous aurons besoin de toute notre lucidité pour garder la tête hors de l'eau face aux déferlantes de l'irrationnel, ces « vagues sauvages de la mer » (Jude 13)...

Luc OLEKHOVITCH